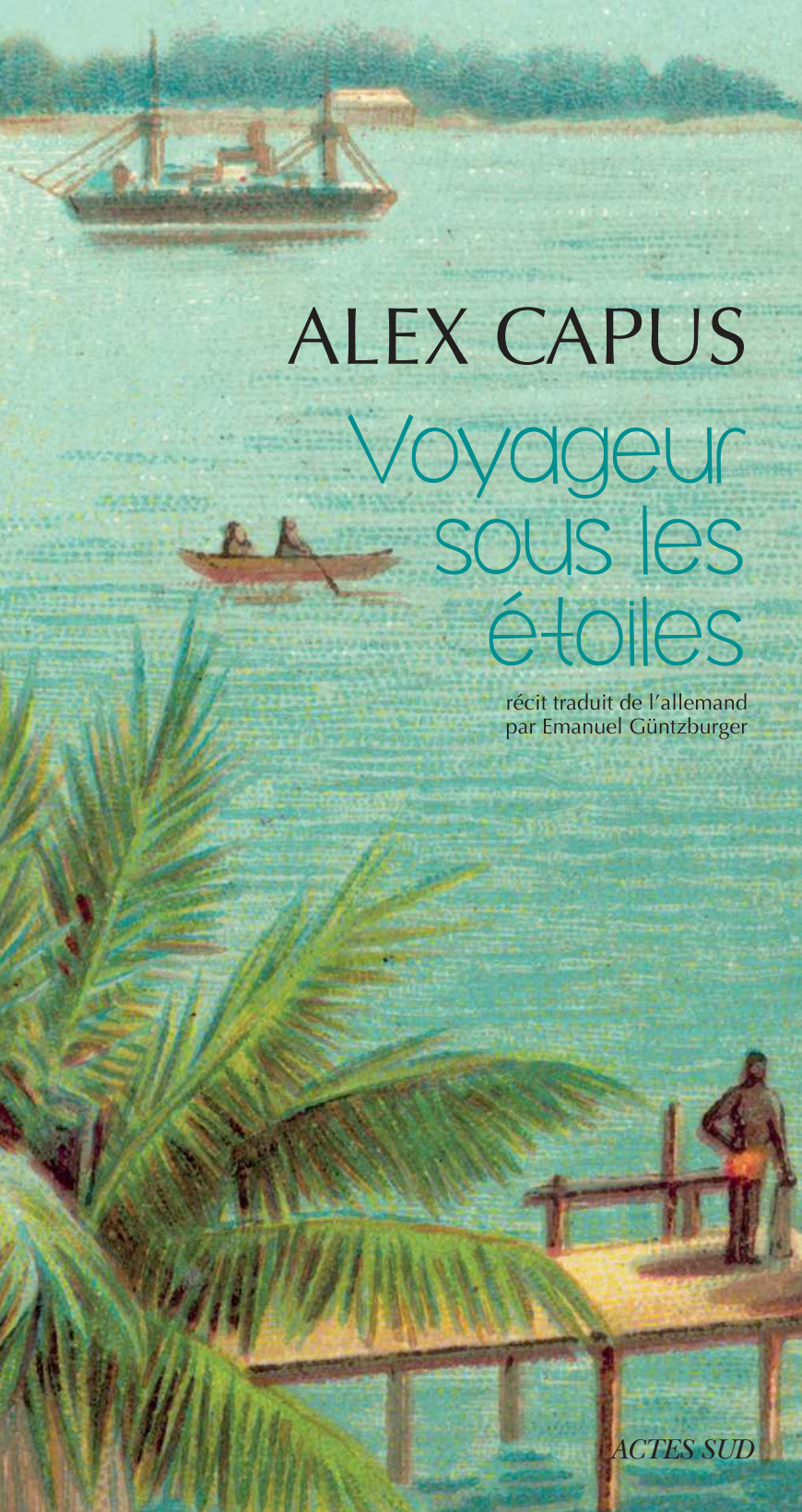


ALEX CAPUS

Voyageur sous les étoiles

récit traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La vie de l'écrivain écossais Robert Louis Stevenson (1850-1894), auteur notamment de *Voyage avec un âne dans les Cévennes*, de *L'Île au trésor* et de *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de Mister Hyde*, recèle des mystères jamais élucidés. Grand voyageur, rêveur et chef de clan, Stevenson passe les dernières années de son existence sur les îles Samoa, mais la richesse qu'il y affiche ne peut provenir de ses succès litté-raires. Et s'il avait mis en pratique la chasse au trésor ?

Parti sur ses traces, Capus livre un passionnant récit d'aventure qui, s'il fourmille de pirates et de trafics en tout genre, fait aussi la part belle aux trésors d'âme, la matière première de tout écrivain.

"Je suis assis à l'autre bout du monde, aux Samoa, devant l'hôtel Outrigger qui surplombe Apia. Je suis ici pour prouver que «l'île au trésor» de Robert Louis Stevenson existe bel et bien, et qu'elle ne se trouve pas du tout là où des cohortes de chercheurs de trésor l'ont cherchée au fil des générations – et que si Louis a passé aux amoa les cinq dernières années de sa vie, c'est uniquement parce qu'il était, lui aussi, l'un de ces chercheurs de trésor."

Alex Capus

ALEX CAPUS

Alex Capus est né en Normandie en 1961, d'un père français et d'une mère suisse. Francophone écrivant ses livres en allemand, il est traduit dans de nombreuses langues et son œuvre a été récompen-sée par le grand prix de la fondation Pro Helvetia.

Son roman Léon et Louise *(2012) a connu un beau succès en France. Puis a suivi sa triple biographie d'êtres hors normes :* Le Faussaire, l'Espionne et le Faiseur de bombes *(2015).*

Dans la plupart de ses écrits, Alex Capus allie style littéraire et reportage, se consacrant, en amont du travail d'écriture, à des recherches historiques approfondies, qui n'est pas sans rappeler un certain R. L. Stevenson.

DU MÊME AUTEUR

UN AVANT-GOÛT DE PRINTEMPS, roman, Autrement, 2007.
LE ROI D'OLTEN, récits, éditions Bernard Campiche, 2011.
LÉON ET LOUISE, roman, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1237.
LE FAUSSAIRE, L'ESPIONNE ET LE FAISEUR DE BOMBES, roman, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1464.

"Lettres allemandes"
série dirigée par Martina Wachendorff

Illustration de couverture : Le Port d'Apia, Samoa, collection privée
© Look and Learn / Bridgeman Images

Titre original :
Reisen im Licht der Sterne
© Carl Hanser Verlag, Munich, 2015

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 9978-2-330-08100-3

ALEX CAPUS

Voyageur sous les étoiles

récit traduit de l'allemand
par Emanuel Güntzburger

ACTES SUD

Eh bien, que fait-il sur cette île de sauvages ? Celui-là, il n'est pas venu pour la chasse aux œufs. Là-bas, chez lui, il a un palais, et des larbins poudrés ; et s'il n'y est pas resté, pariez qu'il sait pourquoi ! Vous me suivez ?

Le capitaine Davis
in Robert Louis Stevenson,
Le Creux de la vague, écrit en 1890,
première année aux Samoa*

* Les références des citations se trouvent en fin de volume *(Note de l'éditeur.)*

Mon père est normand – comme l'étaient son père, son grand-père et le père de son grand-père ; tous des hommes de haute taille, forts, impassibles, des taiseux d'un silence sans profondeur particulière, ne renvoyant qu'à lui-même. Notre famille passait tous les étés dans une petite ferme de Basse-Normandie qu'une tante par alliance avait reçue en héritage à une époque indéfinie. Ce fut sans doute au petit matin du 6 juin 1964, vingtième anniversaire du D-Day, que mon père me cala sur la banquette arrière de sa Dauphine rouge pompier et invita son propre père à prendre place à côté de lui avant de se lancer sur des routes sinueuses de campagne et de rouler vers le nord, jusqu'à la côte ; vers où exactement, je l'ignore. J'ai gardé de vagues souvenirs d'uniformes, de fanfares et de discours solennels. Je voyais la mer pour la première fois et je me souviens qu'elle ne m'avait pas particulièrement impressionné ; ce qui est resté inoubliable, c'est la ferveur avec laquelle mon grand-père, mon père et moi, marchant lentement sur la plage l'un près de l'autre, remuions le sable de nos pieds à la recherche de témoignages du débarquement allié. Nous trouvâmes des goupilles de grenades, des éclats

de shrapnels, des boucles de ceinturons, des cartouches. Des projectiles, des boutons d'uniformes, des écrous, des œillets. Du cuir cassant, des objets métalliques couverts de vert-de-gris ou de rouille. Nous en remplissions nos poches de pantalon et je crois bien que nos joues étaient brûlantes – les miennes d'un enthousiasme enfantin, celles de mon père parce qu'il était gêné de s'adonner à une chasse au trésor si puérile, celles de mon grand-père parce que notre avidité révélait un manque de piété qui lui faisait honte.

Le soir, après le dîner, assis côte à côte dans la cuisine près de la cheminée, les yeux rivés sur le feu, les mains enfouies dans nos poches de pantalon, nous tripotions nos goupilles de grenades et nos éclats de shrapnels que, pour une raison qui m'échappe, nous dissimulions à nos femmes, mères et grand-mère. La grande plaque de fonte placée à la verticale contre le mur derrière le feu dégageait une chaleur bienfaisante – et peut-être fut-ce ce même soir que mon grand-père amena la conversation sur ces trésors de pièces d'or et d'argent cachés parfois derrière ces plaques de cheminée. Qu'il n'y eût pas meilleure cachette, je voulais bien le croire ; quel voleur se risquerait à passer le bras à travers le feu et à toucher la plaque brûlante ?

Quarante ans et trente-huit jours se sont écoulés depuis ce soir-là. Voici près de vingt ans que grand-père est mort ; mon père a pris de l'âge ; quant à moi, je suis maintenant plus ou moins celui que mon père et mon grand-père furent en leur temps. Pourtant, à l'instant où j'écris ces lignes, ce ne sont pas seulement les années écoulées qui me séparent de ce feu dans un âtre normand, mais, littéralement, la planète

Terre. Je suis assis à l'autre bout du monde, aux Samoa, devant l'hôtel Outrigger qui surplombe Apia, et je regarde vers le nord l'immense Pacifique sud en me disant que de là jusqu'au pôle Nord, sur un bon quart de la surface du globe, on n'a plus grand-chose. De l'eau en quantité, un zeste de Hawaii, le détroit de Béring, et puis c'est la banquise.

Je suis ici pour prouver que l'"île au trésor" de Robert Louis Stevenson existe bel et bien, et qu'elle ne se trouve pas du tout là où des cohortes de chercheurs de trésor l'ont cherchée au fil des générations – et que si Louis a passé aux Samoa les cinq dernières années de sa vie, c'est uniquement parce qu'il était, lui aussi, l'un de ces chercheurs de trésor.

Et tandis que le soleil plonge dans la mer, mon cœur s'emplit des sensations éprouvées en ce soir lointain, voici quarante ans, près de la cheminée : mon enthousiasme d'enfant chercheur de trésor, l'embarras paternel pour ce comportement puéril et la honte du grand-père à me voir fouiller dans les affaires d'inconnus morts depuis cent ans et incapables de se défendre.

Apia, 12 juillet 2004

1

UNE GOÉLETTE PAISIBLEMENT ANCRÉE

En ce 2 décembre 1889, l'*Equator*, qui s'était approché à cent quatre-vingt-dix milles de sa destination, cessa d'avancer. Ce petit navire marchand dont la jauge ne dépassait pas soixante-dix tonneaux faisait du sur-place en roulant sur une mer fouettée par les vents ; des bourrasques déferlaient de partout sur les voiles qui claquaient ; il tombait une lourde pluie par quarante degrés de chaleur et cent pour cent d'humidité dans l'air. Un tel climat ne valait rien à un Écossais poitrinaire comme Robert Louis Stevenson ; s'il avait écouté ses médecins, il serait allé suivre une cure dans l'air froid et sec du sanatorium de Davos, où il avait déjà passé deux hivers et presque recouvré la santé. Au lieu de cela, il se trouvait maintenant assis en tailleur sur le parquet humide de la cabine d'où, fumant cigarette sur cigarette, il écrivait une lettre à son ami de jeunesse Sidney Colvin, critique d'art et professeur à Cambridge. Pieds nus, il portait en tout et pour tout un pantalon rayé noir et blanc, un tricot de peau sans manches et une écharpe rouge nouée autour de la taille. Allongée à côté de lui, sa femme, sujette au mal de mer, dormait d'un sommeil agité, avec, près d'elle, plongé dans une paix juvénile, Lloyd

Osbourne, le fils de vingt et un ans que Fanny avait eu d'un premier lit. Le navire, où flottait une odeur âcre de noix de coco fermentée, grouillait de poux et de cafards gros comme le pouce.

*Nous touchons à la fin de notre long périple. Pluies, calmes, grains, bang! et voilà notre mât de misaine emporté ; pluies, calmes, grains, et c'est notre voile d'étai qui s'envole ; et de nouveau les pluies, les calmes, les grains ; une mer prodigieusement creusée tout le temps, et l'*Equator *qui voltigeait et virevoltait comme engoulevent dans la bourrasque ; et la chambre, un grand carré, bondée de pauvres humains trempés, et la pluie qui se précipitait en avalanche sur le pont, et des voies d'eau partout : Fanny, seule femme au milieu de quinze mâles, se tirait crânement d'affaire. (…) Si le bateau était ne fût-ce qu'un peu au vent de sa bouée, nous pourrions être à Apia demain soir au dîner ; mais non : nous roulons bord sur bord, encalminés, amortis, guettant un soupçon de brise, le soleil flamboie au-dessus de nos têtes, le thermomètre indique 88 degrés…*

Cela faisait un an et demi que Stevenson parcourait les mers du Sud, visitant les îles Marquises, Tahiti, Hawaii, et enfin les îles Gilbert pour écrire des reportages destinés à des revues américaines. Tout cela à l'insatisfaction générale : les lecteurs des revues étaient déçus de lire sous la plume de l'auteur de *L'Île au trésor* des traités si fastidieux et si scolaires ; les éditeurs déploraient les mauvais chiffres de vente ; quant à Louis, cette tâche était une obligation pénible avec laquelle il avait hâte d'en avoir fini. Il voulait rentrer chez lui, d'abord à Londres, puis à Édimbourg. À cette époque, il n'avait pas

la moindre velléité de s'installer aux Samoa. Rien ne laissait penser que, seulement six semaines plus tard, à l'âge de trente-neuf ans, il investirait toute sa fortune disponible dans l'acquisition d'un bout de jungle impénétrable et y passerait le restant de ses jours. Bien au contraire.

J'ai l'intention de ne point séjourner très longtemps aux Samoa, et d'y borner mon étude (autant que cela se puisse prévoir) à l'histoire de la dernière guerre. (…) Il est encore possible, bien que peu probable, que j'y ajoute un séjour aux Fidji ou aux Tonga – ou aux deux, qui sait ? mais je suis de plus en plus impatient de te voir, toi, et je ne veux pas repousser au-delà de juin le moment de mon retour en Angleterre. Nous rentrerons, plût au ciel, par Sydney, Ceylan, Suez, et, je suppose, Marseille. Nous nous arrêterons sans doute à Paris pendant un jour ou deux, mais tout cela est si lointain – bien que cela commence à sembler proche –, et si proche que j'entends déjà le grincement du fiacre dans Endell Street, je vois les grilles s'ouvrir toutes grandes et me représente en train de grimper quatre à quatre l'escalier monumental… Hosanna ! Enfin chez moi.

Le calme plat dura encore trois jours. Ce ne fut qu'au vingt-sixième jour en mer, au matin du 7 décembre 1889, qu'apparut l'île principale de l'archipel des Samoa, Upolu, longue et étroite, montagneuse et recouverte d'une jungle épaisse. Depuis la terre ferme arrivaient des effluves d'huile de coco, de feu de bois, de fleurs tropicales et de fruits à pain, que l'on cuit sur du basalte brûlant. La rade du port était bordée d'une unique route, couverte de gravier

de corail blanc, derrière laquelle s'étendait, à moitié dissimulée par une double rangée de cocotiers, la capitale, Apia : quelques douzaines de maisons de bois peintes en blanc, presque toutes habitées par des Européens, pour la plupart des Allemands. La bâtisse la plus grande était le siège de la Deutsche Handels- und Plantagen-Gesellschaft für Südsee-Inseln zu Hamburg, la Compagnie allemande hambourgeoise de commerce et de plantations des îles des mers du Sud, qui, depuis Apia, dominait le marché de la noix de coco dans le Pacifique. Venaient ensuite quelques toits en tôle ondulée, puis les consulats allemand, anglais et américain, suivis du vicariat apostolique français de l'archipel des Navigateurs et de quelques églises en roche volcanique ainsi que du bureau de poste, où était accroché un panneau portant l'inscription "Agence postale impériale allemande", puis cinq ou six boutiques d'alimentation et de produits ménagers. Cela ressemblait moins à une ville qu'à une station balnéaire improvisée. Il s'y trouvait six gargotes et bars où l'on servait gin, brandy et sodas ainsi que de la bière allemande (de la Flensburger et de la Pschorrbräu qu'on payait en argent allemand, un mark cinquante la bouteille) ; une salle de billard, une boulangerie, deux forges de maréchal-ferrant et deux installations pour l'égrenage du coton. Un peu à l'extérieur de la ville se trouvait le *biergarten* Lindenau, qui servait toujours des Pschorrbräu fraîches quand le navire postal mensuel venu de San Francisco avait livré de la glace, et, à côté, la piste du club de quilles allemand. Mais en ces années-là, la principale attraction d'Apia était le manège à vapeur sur le port, ultime vestige d'une troupe de forains des États-Unis qui s'étaient dispersés aux quatre vents

en laissant là leur outil de travail lorsque le directeur s'était retrouvé dans l'impossibilité de leur verser leur salaire. Un Français, tenancier d'un bar, reprit le manège pour une bouchée de pain, après quoi il fut remis en service chaque fin de semaine. Pour vingt-cinq pfennigs, les jeunes gens de la petite ville offraient à leur bonne amie un tour sur un lion sauvage ou un noble destrier, et tandis que le manège tournait, l'orgue chantait sans relâche que le cœur des hommes, c'est un peu comme une ruche où bourdonnent les filles.

Quand l'*Equator* pénétra dans le port que barraient des récifs de corail, quelques Samoans vinrent à sa rencontre sur d'élégantes pirogues à balancier. En guise de bienvenue, ils entonnaient des chants empreints d'une gaieté mélancolique, dans leur belle langue qui sonnait comme de l'italien aux oreilles des colons allemands, et maniaient leurs pagaies en cadence. Grands et vigoureux, les hommes avaient la peau hachurée de fins tatouages des hanches jusqu'aux genoux ; on aurait dit qu'ils portaient des knickers sous leur pagne. Les femmes, les cheveux parés de fleurs d'hibiscus, avaient pour seuls tatouages des petites étoiles sur le haut du dos, le ventre et le mollet. Les pirogues étaient suivies de la vedette portuaire européenne à la poupe de laquelle se dressait un homme de haute stature aux yeux bleus étincelants, coiffé d'un panama et vêtu d'un costume de lin blanc : Harry J. Moors*, l'Américain installé

* H. J. Moors (1854-1926) était arrivé en 1875 à Samoa en qualité d'employé de la Compagnie allemande de commerce. Son petit-fils Patrick Moors dirige aujourd'hui l'hôtel Betty's à Apia.

depuis quatorze ans à Apia où il faisait commerce de tout ce qu'on peut acheter et vendre. Aux colons allemands il fournissait de la bière australienne, aux Français du homard de Nouvelle-Zélande, aux Britanniques du vin rouge français, aux Samoans des armes à feu et des cotonnades colorées. Il vendait des noix de coco et des ananas au monde entier et procurait des biens immobiliers, des chevaux de selle, des passages en bateau et des crédits bancaires. Propriétaire de plusieurs filiales sur d'autres îles du Pacifique sud, Harry Moors connaissait tout et tout le monde. Il tirait en secret les fils de la politique coloniale, faisait de la contrebande d'armes pour les rebelles, organisait combats de boxe et représentations théâtrales et serait plus tard le premier à exploiter un cinéma à Apia. Il connaissait tous les ragots des Tropiques et, bien sûr, il était au courant depuis longtemps de l'arrivée de Stevenson ; son vieux copain Joe Strong, avec lequel il avait passé bien des nuits de beuverie à Hawaii et dont le hasard avait voulu qu'il fût le beau-fils de cet écrivain mondialement célèbre, l'avait prié par lettre de s'occuper un peu de ses beaux-parents pendant les deux semaines qu'ils comptaient passer aux Samoa. Personne ne se doutait que ces deux semaines deviendraient plusieurs années. Quand la vedette portuaire de Harry Moors accosta l'*Equator*, les Stevenson se précipitèrent sur l'échelle de coupée pour descendre jusqu'à lui. Après de rapides salutations, Louis demanda à gagner la terre sans attendre leurs bagages car ils étaient en mer depuis presque quatre semaines et avaient hâte de retrouver enfin la terre ferme. Moors manœuvra prudemment le bateau entre les épaves d'acier de quatre navires de guerre, mémorial insolite qui bordait le bassin

portuaire. Neuf mois auparavant, à force d'acharnement colonialiste et de folie militaire, ces navires en étaient arrivés à chavirer lors d'une nuit de tempête. Voici ce qui s'était passé :

Depuis le milieu du XIX^e siècle, les peuples samoans se livraient une guerre fratricide sanglante, pour laquelle ils avaient besoin d'armes, que les commerçants allemands leur fournissaient volontiers – en échange de propriétés foncières, qui ne signifiaient rien pour les Samoans. C'est ainsi qu'en mars 1870, par exemple, la Compagnie commerciale hambourgeoise Godeffroy & Co. avait acquis près de Salefata, sur l'île principale, Upolu, un virgule trois kilomètre carré de terre comprenant des cocotiers, des arbres à pain et une petite rivière d'eau potable de première qualité, payant tout cela d'une arme Snider et de munitions pour cent coups – transaction d'autant plus avantageuse que l'arme provenait de l'armurerie que l'entreprise possédait en Belgique. C'est de cette manière, ou semblablement, que Godeffroy & Co. acquit en l'espace de quelques années plus de cent kilomètres carrés de terre, ce qui représentait environ un cinquième de toute la surface cultivable d'Upolu. L'île principale se trouvait ainsi de fait en mains allemandes, et la jeune puissance coloniale qu'était l'Allemagne fit de l'archipel son "protectorat". Cette décision fut contestée aussi bien par les chefs samoans rivaux que par les États-Unis et la Grande-Bretagne, puissances coloniales du Pacifique. Lorsque le chancelier du Reich, Otto von Bismarck, dépêcha trois navires de guerre pour défendre les intérêts allemands, le président américain Grover Cleveland envoya lui aussi une escadre aux Samoa. C'est ainsi qu'en mars 1899, neuf mois avant l'arrivée des

Stevenson, six navires de guerre mouillaient dans le port d'Apia : la frégate à vapeur américaine *Trenton*, accompagnée de la corvette *Vandalia* et de la canonnière *Nipsic* ; du côté allemand, la corvette *Olga* et les canonnières *Adler* et *Eber*. Le monde entier retenait son souffle, attendant l'étincelle qui ferait s'embraser le premier conflit germano-américain. Avec quelques jours de retard, le 15 mars, arriva aussi la frégate britannique *Calliope* pour signifier la présence de la reine Victoria. Comme le port était déjà assez plein, la *Calliope* dut mouiller loin de l'entrée – humiliation qui devait bientôt se révéler salutaire. En effet, cet après-midi-là, les cris d'oiseaux cessèrent subitement, le ciel se teinta en vert, et tous les animaux se tapirent dans les fourrés. Les capitaines des sept navires de guerre observaient soucieusement le baromètre qui chutait dramatiquement pour atteindre le niveau jamais vu de vingt-neuf virgule onze pouces de mercure. Tous comprirent qu'il se préparait un violent ouragan et que la seule décision raisonnable aurait été de mettre les frégates, corvettes et canonnières en sécurité en les conduisant en pleine mer. Mais l'amiral américain Lewis A. Kimberley ne pouvait se résoudre à quitter le port tant que les Allemands y étaient encore. Quant au commandant en chef allemand Ernst Fritze, son serment envers l'empereur et la patrie lui interdisait d'être le premier à lever l'ancre. Pour clarifier une telle situation, une conversation aurait été utile, et même vitale ; mais il manquait de part et d'autre tant la volonté que la capacité. Le capitaine Fritze, un homme réservé, parlant à peine l'anglais, n'était pas en mesure de nouer contact avec le commandant américain. L'Américain, de son côté, maîtrisait tout aussi peu l'allemand, mais

l'ignorance que Fritze avait de l'anglais n'en représentait pas moins à ses yeux une offense personnelle – c'est ainsi que les six navires allemands et américains restèrent au port, attendant l'ouragan avec résignation, à proximité fatale du récif de corail. En soirée, un silence inquiétant se fit. Dans la baie, la mer étale ressemblait à du plomb liquide. Les indigènes tirèrent leurs embarcations sur la terre ferme ; depuis que, plusieurs heures auparavant, des millions de cafards et de fourmis avaient regagné leurs abris, ils avaient compris. Le commandant de la frégate britannique, se ravisant au dernier moment, gagna la pleine mer, où son navire devait passer la tempête sans dommage. Les Allemands et les Américains, eux, furent assaillis la nuit suivante par un ouragan qui fit s'engouffrer des houles terribles dans le port, ouvert au nord. Des vagues immenses déferlèrent sur le rivage, l'écume et les embruns vinrent cingler les maisons coloniales en bois qui grinçaient sous le vent jusqu'à plusieurs centaines de mètres à l'intérieur des terres. Les navires se dressaient dans la nuit noire contre les masses d'eau, leurs machines à vapeur travaillaient à plein régime, luttant contre les vagues pour soulager les chaînes d'ancre – toute une nuit, un jour, une nuit encore. Les lumières s'étaient toutes éteintes, toute communication entre les navires était interrompue ; et même à bord, l'ouragan emportait dans la nuit les ordres des commandants, devenus inaudibles. Et puis l'eau pénétra dans les salles des machines et éteignit le feu sous les chaudières, les chaînes se rompirent, les bateaux furent projetés les uns contre les autres et contre le récif, les hélices se tordirent, les gouvernails furent arrachés et, au matin du troisième jour de tempête,

quatre navires étaient fracassés sur le récif, et deux autres échoués sur le rivage. Cinquante et un marins américains et cent cinquante allemands périrent. Les deux bâtiments échoués – l'*Olga* allemande et la *Nipsic* américaine –, tirés jusqu'à l'eau deux semaines plus tard, furent de nouveau à flot. Les quatre autres restèrent où ils étaient et devaient bloquer le bassin encore des décennies*. La catastrophe provoqua une telle frayeur en Allemagne et aux États-Unis qu'on ajourna les préparatifs de guerre et que les îles Samoa furent déclarées zone neutre.

En ce 7 décembre 1889, la bourgade entière était sur pied pour saluer l'*Equator* et les nouveaux arrivants. Louis, Lloyd et Fanny firent une première promenade dans le port en se laissant examiner par la collection bigarrée d'êtres humains échoués sur ces rivages et qui peuplaient la rue et les bars. Environ trois cents Blancs vivaient aux Samoa. Quelques dizaines d'entre eux étaient des marchands travaillant pour la Compagnie allemande ; on les reconnaissait à leurs costumes blancs impeccables, leurs joues rasées de près et leurs moustaches soigneusement cirées. Contrastant fortement avec eux, la plupart

* Par la suite, le *Nipsic* fut utilisé pendant vingt ans par l'US Navy, amarré dans le port de Puget Sound (Washington) et surmonté d'un toit, comme bateau pénitentiaire. En 1913, la Navy vendit le navire à un entrepreneur privé qui le transforma en allège. L'*Olga* regagna les eaux allemandes, servit de navire-école pour l'artillerie dans la mer du Nord et la Baltique avant d'être mis à la ferraille en 1908. L'*Adler* se trouve toujours dans le port d'Apia. En 1971 encore, son squelette noir se dressait vers le ciel, avant que le navire ne soit recouvert de sable et de roche volcanique lorsque le port fut comblé. Il repose sous la grande esplanade à l'est de la Banque centrale des Samoa.